

# Attilio Bertolucci

Attilio Bertolucci est né dans un hameau près de Parme en 1911, il a débuté sa carrière de poète dès 18 ans avec le recueil *Sirius* puis *Feux en novembre* (1934).

Une première anthologie de ses poèmes est saluée par la critique italienne au début des années cinquante (*La chaumière indienne* 1951 et 1955), époque où il commence la composition d'un ambitieux projet de « roman en vers » qui aboutira trente ans plus tard à la publication de *La chambre* (1984 et 1988, traduite en partie, la même année, chez Verdier). Véritable épopée familiale et intimiste autobiographie voilée de 9500 vers qui couvre la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, cette œuvre reste une des expériences les plus poussées de conciliation entre la poésie et le récit dans la littérature européenne contemporaine.

Le recueil le plus connu et le mieux étudié de Bertolucci reste cependant *Voyage d'hiver* (1971, traduit en 1986 chez Obsidiane, puis en 1997 chez Verdier), qui nous livre le regard à la fois complaisant et lucide du poète sur lui-même et sur les membres de sa famille, exprimant une incertitude et une inquiétude permanentes liées à la fuite du temps, mais toujours contrôlées.

Enseignant d'histoire de l'art, passionné de cinéma, amoureux de Proust, ami de Vittorio Sereni et de Pasolini, traducteur des *Fleurs du mal* en prose, collaborateur de grands quotidiens italiens, Bertolucci a aussi contribué à faire connaître la poésie anglo-saxonne en Italie. Il publie deux derniers recueils (*Vers les sources du Cinghio*, 1993, et *Le lézard de Casarola*, 1997) avant de décéder à Rome, où il vivait depuis de nombreuses années, en 2000. Ses deux fils, Bernardo et Giuseppe Bertolucci, sont des cinéastes reconnus.

## *Anniversaire*

*Illa domus  
fila mihi sedes, illic mea carpitur aetas.*  
Catulle.

Le cyprès, au cours d'un rude hiver  
dans ces contrées, désormais incertain  
dans la mémoire, s'est desséché,  
aujourd'hui des parasites le recouvrent –  
il vit la dernière saison  
de l'année et de la vie –  
le lierre et l'ampélopsis.  
Des vrilles et des festons verts et rouges vif  
que des pigeons d'argent aux reflets bleus  
picorent : ils sont trois, peut-être  
mâles, femelles ou l'un et l'autre  
pour former des triangles amoureux.

Puis ils s'envolent et reviennent, reviennent  
devant mes yeux de prisonnier  
volontaire dans cet appartement élevé...  
Ils ne reviendront plus, une fois rassasiés  
d'un miel amer et vainqueur.  
Rome, 18 novembre 1991

*(Vers les sources du Cinghio, 1993)*

## ***Parme***

*à Ninina et Maurizio*

Alors un enfant s'est mis à rire en voyant mon chapeau de paille.  
sur le seuil de la guérite peinte en vert,

moi, je me suis tourné vers lui pour le saluer d'un sourire,  
au soleil de l'heure légale murée dans les rues de Parme.

Je voudrais reconstruire la ville, pour qu'après sa destruction  
d'autres que nous voient comme elle était belle,

l'eau qui court sous les ponts nocturnes  
écumant contre les remparts des Farnèse,

pour remédier à une insomnie que ne peut calmer la lueur  
des absides désertées, de l'éloignement des convois.

*(Le lézard de Casarola, 1997)*

(...) Des armes mentales, de simples  
flèches de roseau obtenues avec ardeur et patience.  
Travaux des jours de pluie sous les arches sonores  
des granges réduites par un bétail trop nombreux,  
le volume des réserves de foin en rapide diminution, avant le printemps.  
Des flèches pour toucher le monde visible,  
l'obscurité des escaliers aussi, éclairée du miel  
de la chandelle qui se déplace là où le sommeil attend  
dans les chambres fleuries par des peintres arrivés  
par les routes poussiéreuses que lance Parme, intrépide,  
pour rejoindre les domaines éloignés dans la plaine.  
Ces artisans sont habiles et subtils, ironiques,  
mais faibles face au vin écumant, aux femmes  
brunes et curieuses, et pourtant  
bientôt disparues, puis à nouveau visibles,  
dans de nouvelles perspectives, distantes,  
occupées à un travail de peu d'effort  
comme la cueillette de quelques brins de romarin parfumé  
les longs mois d'été...  
Des flûtes pour inventer un rythme qui dure toute la vie...

*La chambre à coucher, chapitre XXXVIII, Métamorphose du corps de N. (vv. 26-46).*

De l'endroit où jouent les frères, à la fois proches et séparés –  
gare à ne pas déranger les enfants plus grands,  
occupés par une stratégie complexe de refuges

à découvrir avec des hurlements soudains qui terrifient  
le chien couché et offensent, lame impitoyable  
de la jeunesse et de la liberté, le temps de travail  
d'une saison et d'une heure de transition –  
je devrais, moi, chroniqueur de l'année 1951,  
détournant lentement le regard, me déplacer  
à l'intérieur de la maison dans la lumière déclinante  
d'octobre qui s'avance doucement... Mais déjà  
près du seuil de la petite porte verte  
de derrière, d'un usage fréquent, une chose  
attire mon attention, qui étonna déjà le facteur matinal,  
le vendeur d'après-guerre qui parcourt les régions  
éloignées, chargé des mauvais produits de la défunte autarcie,  
offrant l'importune piquette en échange  
du vin qui pétillait des dernières obscénités citadines.  
On est surpris, à côté du paillason flambant neuf –  
impensable à la douce et insouciant(e) époque de Maria –  
par une succession de petit sabots et pantoufles que la nature capricieuse  
exige, du tout petit par la taille mais non par les années jusqu'au redoublant  
tourmenté marqué par des tâches d'adolescence précoce :  
voici toutes les peintures qui composent la turbulente équipe.  
Celle qui acquit ce stock insolite le fit judicieusement  
pour défendre cette grenaille qui reproduit,  
dans les longs couloirs, le gravier de l'allée qui mène à la maison,  
s'insinuant parmi les plates-bandes de géraniums rouge tenace,  
et encore plus ce parquet usé qui craque  
dans le salon réservé, si le temps soudain,  
comme cela arrive, se gâte. Celle qui voulut  
et accomplit une telle discipline. Douce mère abusive et sensée,  
savait comment diriger la bande que conduit le petit Bernardo,  
que le grand-père Bernardo supporte, et même recherche, d'un regard anxieux, s'il  
[ne la trouve pas.]

C'est à elle que N. confia sa famille et sa maison en partant  
avec A. pour Rome, un déménagement imprévu,  
presque sans raison au milieu de la vie et au soir de l'année,  
qui rougeoie de pommes  
dans le jardin d'où les deux frères, unis et indivisibles,  
saluent ceux qui s'en vont, souffrent et se réjouissent  
de leur cachette teintée du soleil rouge sang persistant.  
Bientôt viendront les brumes, les neiges et les gelées que ne connaîtront pas ceux  
[qui partent]  
mais ceux qui restent, pour éprouver leurs genoux nus, leurs jeunes cœurs.

*La chambre à coucher, chapitre XLVI, Le départ © Garzanti.*

Textes traduits et présentés par Yannick Gouchan.